

LE GROGNARD

MONTREAL, 20 OCTOBRE 1883

AVIS IMPORTANT

A partir du 1er novembre prochain le prix d'abonnement au *Grognard* sera de \$1.00 par année pour les personnes de la campagne.

Nous sommes forcé d'augmenter le prix d'abonnement vu les frais qu'il nous faut encourir pour adresser et expédier le journal convenablement.

Un grand nombre de personnes à la campagne et aux États-Unis trouvaient de la difficulté à nous faire parvenir nos enveloppes la somme de 50 centins. Aujourd'hui rien ne leur sera plus facile que nous expédier un billet de banque ou un green back par la poste.

A NOS LECTEURS

Le *GROGNARD* n'a pas paru la semaine dernière, et les grands journaux se sont hâtés d'annoncer à leurs lecteurs qu'il était passé de vie à trépas. Ils sont par trop pressés, car le petit bonhomme vit encore, et il se propose de faire vieux os.

Si nous n'avons pas paru samedi dernier, comme d'habitude, c'est parce que notre imprimeur nous a fait défaut à la onzième heure.

Nous avons un contrat avec un imprimeur pour l'impression et l'administration de notre journal, et il a jugé à propos de renoncer à son contrat pour des raisons que lui seul peut apprécier.

Nous avons réussi, au commencement de cette semaine, à entrer en arrangements avec M. M. Filiatreault & Cie, qui se sont chargés d'administrer et imprimer notre journal. Le *GROGNARD* continuera de paraître comme par le passé. Les affaires temporelles du journal seront confiées à notre imprimeur, et nous nous chargerons du spirituel.

Nous demandons l'indulgence de nos abonnés pour la suspension de notre journal, et nous leur promettons qu'à l'avenir nous leur donnerons tous les samedis une revue impartiale des événements comiques du monde canadien.

Correspondance de Ladébauche

Montréal, 18 Oct. 1883

Ma chère Madame Victoire.

J'ai le cœur bien gros au moment où je prends la plume et l'encre pour vous donner des nouvelles de votre fille et de votre gendre. Je ne puis pas encore me faire à l'idée qu'ils vont nous quitter pour toujours.

Je me suis rendu la semaine dernière à Bytown pour leur donner un coup de main au déménagement.

J'ai pris une vraie surte en travaillant à démonter les tuyaux. En démanchant le fil d'archal après un des recoude dans la grande salle, j'ai tombé en bas de l'échelle et je me suis cogné la tête sur la palette du poêle à fourneau. J'ai eu ben de

la misère en empaquetant l'agrès de cuisine, les sauce-panne, les terrines de ferblanc, le canard, (ou la bombe comme disent les Québécois,) la planche à laver, les marmites, les cuillers à pot, les chaudrons, la boiler, les couteaux, les fourchettes, j'ai tout mis ça d'un tas dans une caisse avec beaucoup de soin et je crois que ça se rendra à Windsor en bon ordre. Les feuilles de tuyaux et la potence sont restés loose et je pense qu'ils attrapperont quelques poques pendant le voyage si la mer est peu grosse. J'ai mis toute la vaisselle dans des valises proprement entourée avec le lingé sale et j'espère que rien ne se cassera. J'ai pas pu trouver de place pour la cruche à la mclasse. Je l'ai laissée à Ridcau Hall. Je l'ai bouchée comme il faut avec un coton de béd Inde et je l'ai laissé dans un coin de la "pantry". Il y reste encore environ une pinte de mclasse que l'on laissera en cadeau au nouveau boss du chantier M. Lansdown. Le linge de corps, la capine bleue et la robe d'indienne noire avec des petits picots blancs de temps en temps, les catalogues, et les essuie-mains ont été mis en un gros paquet dans un drap attaché avec trois gros nœuds. Il y a un tas d'articles que j'ai cru que ça valait pas la peine d'emporter en Angleterre, parce que le fret à payer serait trop cher, de sorte que je les ai laissés dans la remise au bois. Comme j'aime à être correct dans mes comptes j'ai fait une liste de ces effets qui resteront pour M. Lansdown. Il y a deux sourioières dont les ressorts sont rouillés, un vieux chapeau de castor à D. lorme qui peut encore servir de nique pour les hirondelles, une boîte à moitié pleine de b'aque bolle, six canisses en ferblanc dans lesquelles il y a eu des lobesteurs, un vieux blanchissois dont le manche est cassé, deux vieilles crinolines, une poelonne fêlée, une boîte à chapeau en carton bleu défoncé, une vieille strappe à rasoir écharognée, environ six minottes de patates qui ont germé dans la cave, un stand de lampe à coal oil cassée, six bûches de bois franc que l'homme de cour n'a pas pu fendre, un vieux boiler rempli de cendres de charbon, une paire de claques en jim rabette qui prenaient l'eau par le talon, un vieux tablier graissoux de la cuisinière et un parapluie de coton avec trois baleines brisées.

Lorsque tout fut empaqueté j'ai averti Delorme et il m'a envoyé un charretier au coin. On s'est embarqué et on a pris le railroad pour Montréal. Je vous assure que la maison de votre gendre est bien triste à voir. Il y a des tas de suie dans tous les coins et le nouveau boss lâchera des sacres lorsqu'il verra le bordas qu'il y aura à faire là-dedans. Vous comprenez que dans une grosse maison comme ça, ça prend du temps pour faire le train tous les jours.

On s'est rendu à Montréal tout ensemble sans aucun accident. Rendu à l'Hôtel Windsor on nous a donné un fameux coup de soie. Le maire de la ville accompagné par les conseillers est venu avec un grand affut collant, qu'il appelle une adresse. C'est un long speech qu'il a dégoisé pendant environ une demi-heure; nous souhaitant toutes espèces de bonnes choses lorsqu'on serait arrivé de l'au-

tre côté. Delorme a répondu par un petit discours que son secrétaire lui avait préparé d'avance. On ne devait pas être quitte à si bon marché. Les Anglais de l'Université McGill sont venus ensuite avec un autre speech auquel il a fallu que votre gendre répondit en termes. Il allait s'en aller lorsque les canayens de la St Jean-Baptiste se sont présentés avec une autre adresse. Delorme s'est presque fâché et il leur a répondu qu'il ne recevrait pas de speech de Canayens français, d'Irlandais et d'Ecossois. Il ne répondrait qu'à des Canadiens et à pas d'autres. Je trouve, ma foi qu'il avait raison. Dans ce pays-ci on n'a pas besoin d'Anglais, d'Ecossois, d'Irlandais, ni de Français. On doit être canayen et pas d'autre chose.

Le lendemain matin Delorme s'est fait faire la barbe chez M. Cadieux, le barbier de l'ancien hôtel Rivard et dans l'après-midi le Maire Beaudry est venu le chercher pour faire une promenade en voiture dans les rues de Montréal.

Delorme n'aime pas beaucoup les canayens purs, ceux qui ont du poil aux pattes. Je dis ça parce qu'il n'a pas voulu visiter la rue Notre-Dame, ni le quartier français. Il s'est borné à aller voir les belles résidences des gros dans le West End.

Il se serait bien plus amusé s'il avait assisté à un bal du Petit Vatel ou à un lunch chez Baptiste.

Mardi soir Monsieur et Madame Delorme ont pris le train pour Québec. Je leur ai fait mes adieux au dépôt du carré Da housie. Je leur souhaite un bon voyage. Bien des amitiés chez vous.

Ladébauche

BULLETIN JUDICIAIRE

COUR DE CIRCUIT

Laporte vs. La Compagnie du chemin de fer du Nord.

Cette action a été instituée par M. Laporte contre la Compagnie du chemin de fer du Nord pour avoir violé un contrat.

M. Laporte avait acheté quatre vaches à Trois-Rivières avec l'intention de les revendre à Montréal avec un profit raisonnable.

Il loua un char du chemin de fer pour transporter ses animaux à destination. Il avait été stipulé dans l'acte que le demandeur aurait l'usage exclusif du char en question le jour où les vaches se rendraient à la métropole.

Le demandeur fit monter ses animaux dans le char et le confia à la garde du conducteur.

Il va sans dire que le pis des quatre vaches avaient pris un volume extraordinaire pour la circonstance. Nos lecteurs n'ignorent pas que toutes les vaches qui se vendent comme laitières au marché Viger n'ont pas été traitées depuis deux ou trois jours.

Lorsqu'on convoqua le fret s'arrêta à la gare de l'Assomption l'agent local, au mépris des obligations de la Compagnie fit entrer dix veaux attachés dans le char de M. Laporte.

Les veaux pendant le trajet trottèrent les vaches à bouche que veux-tu et rigolèrent une oroute.

Lorsque le train arriva à Montréal le pis des vaches de M. Laporte avait beaucoup de similitude avec la bour-

se des actionnaires de la Banque du Peuple ou de la Banque Jacques-Cartier.

Les animaux du demandeur sulièrent sur le marché une dépréciation terrible, de là une action en dommages contre la Compagnie du chemin de fer du Nord.

L'Honorable juge Rainville, le 11 courant a maintenu les prétentions du demandeur et a condamné la défendresse à \$23 de dommages et aux dépens.

Badinages

Un médecin de Londres, nommé Brown, s'était établi aux Barbades. Il avait une sucricerie et des nègres. On lui vole une somme considérable; il assemble ses nègres. "Mes amis, leur dit-il, le grand coup m'a apparu pendant la nuit; il m'a dit que le voleur aurait dans ce moment"

Aux professeurs de musique de mon pays:

J'admire leurs talents et même leur genre. Mais, au fait, ils ont un grand tort. C'est de s'intituler Professeurs d'Harmonie.

Et de n'être jamais d'accord.

Les dames ne sont pas toujours de la première bonté. Oh! non!

L'autre jour, ayant entendu une dame très grosse qui chantait très bien.

Une de ses amies nous dit: —C'est un éléphant qui a avalé un rossignol.

Le docteur X... est appelé auprès d'un malade.

—Ah! madame, dit-il à la femme de son client, votre mari est perdu! Voyez donc, ses mains sont déjà violettes...

—Mais, monsieur, il est teinturier.

—Eh bien, vous avez de la veine, car s'il n'était pas teinturier, ce serait un homme mort.

Entendu à la brasserie:

—Veux-tu me prêter cent sous?

—Pourquoi?

—Pour les prêter à Charles.

—Et qu'en veut-il faire?

—Il veut me les rendre; il me les doit.

—Jean Baptiste il me semble que vous venez encore de casser un verre?

—Oui, madame; mais, cette fois, j'ai eu de la chance; il s'est cassé en deux.

—Et vous appelez cela de la chance?

—Ah! on voit bien que madame ne sait pas le mal qu'il faut se donner pour ramasser les éclats, quand un verre se brise en mille morceaux.

A la signature du contrat.

Le futur est un joli homme de vingt huit ans, la mariée est tout simplement un monstre de laidcur.

On fait la lecture, on signe. —Donnez la dot, dit le père de la mariée au notaire.

Celui-ci étale plusieurs liasses de billets de banque et se tourne vers le futur pour lui dire "Voici la dot"; mais ses yeux rencontrant par hasard le visage de la mariée, il se trouble et dit:

—Monsieur, voici l'indemnité!

Un écho de la Basse-Normandie: —Jean, fait un fermier économe à l'un de ses garçons d'écurie, ne donne pas trop d'avoine aux chevaux du coustia qui est venu sous voir; tu sais qu'ils ont du foin!

—Oui, nous maître, dit Jean en se dirigeant du côté du grenier.

—Dis donc, j'en ai dit encore le fermier qui le rappelle, ne leur donne pas trop de foin; tu sais qu'ils ont de l'avoine.

d'être trop beau! Aussi, dès demain, j'irai le retrouver!

—A votre aise, madame! dit Cézarine; tout le monde est libre ici.

—Moi aussi, je m'en irai, dit Olympe, j'ai un morceau du menton tout meurtri!... un peu plus et on m'emportait la mâchoire... Qu'aurais-je répondu à Bouchetrou quand il m'aurait dit: Qu'as-tu fait de ta mâchoire? Pauvre cher grêlé!... et je lui reprochais de se faire vacciner!... Madame Pantalou, je donne ma démission d'indépendante. On court de trop grands risques dans votre association!

—Comme vous voudrez, madame. Les femmes qui changent de sentiment pour une égratignure ne sont pas dignes d'en faire partie.

Le lendemain, avec mesdames Duttonneau et Bouchetrou, partent deux demoiselles majeures et quatre autres dames. Il ne reste plus avec madame Pantalou, de sa petite troupe d'indépendantes, que sa fidèle Flambart, la poétique Paolina et la jeune Elvina. Cette dernière n'ose pas le dire, pourtant elle voudrait bien aussi quitter le château, elle n'attend pour cela qu'une occasion; mais elle ne rencontre plus Gustave et craint que celui-ci ne l'ait oubliée.

Aglad ne manque pas de dire chaque jour à sa jeune maîtresse:

—Voyez-vous, mademoiselle, tout le monde s'en va petit à petit. J'en étais bien sûre, une société où il n'y a que des femmes, est-ce que cela peut durer? Vous avez pu voir que celles-ci paraient presque tout leur temps à se chamailler entre elles!... Croyez-moi, ce doit être notre tour de partir.

—Mon Dieu! j'avoue que cela ne me ferait pas de peine de quitter le château; mais je n'ose pas dire à ma belle-sœur que je voudrais m'en aller.

—On ne dit rien et l'on s'en va.

—Oh! non, c'est bon pour ces dames de faire cela; mais moi, il faudrait que j'eusse une raison, un prétexte.

—Espérons, mademoiselle, qu'il se présentera.

XXIII

DES NOUVELLES DE FOUILLAC.

Cézarine s'efforçait de se consoler des désertions qui se faisaient dans sa petite troupe en se disant:

—Avant peu j'aurai de l'argent, beaucoup d'argent. Je mettrai à exécution le projet que j'ai conçu. J'aurai une charmante propriété où toutes les femmes opprimées trouveront secours et protection. Alors, au lieu de désertion, je verrai accourir près de moi une foule d'adeptes!... et je ferai un choix parmi ces nouvelles adhérentes pour en former mon administration.

Madame Flambart partageait les espérances de madame Pantalou; elle aussi se frottait les mains en disant:

—Patience!... on nous a délaissés, mais bientôt on viendra nous trouver... La fortune ramène toujours les amis, elle doit aussi ramener les amies... Ces dames sont parties parce que nous avons essayé un échec dans notre opération littéraire; elles accourront en apprenant que le commerce nous est plus favorable.

(A continuer.)